

CAUSERIE

UNE HÉROÏNE

Ne seriez-vous pas de celles qui s'intéressent à tout ce qui touche à la vie de la femme, qu'il s'agisse des duchesses ou d'humbles ménagères, de millionnaires ou de pauvresses ! Si vous avez jusqu'aujourd'hui passé d'un air dédaigneux auprès des humbles vies de travailleuses, telles que nous en rencontrons à chaque pas dans les grandes villes, vous vous êtes privée croyez-moi, de connaître bien des choses touchantes et vous avez manqué de bonnes occasions de vous instruire.

Ces existences, que notre bourgeoisie éclairée nomme banales, que notre fière aristocratie croit fermées à toute inspiration élevée, sont cependant très souvent remplies par de hautes vertus, par le dévouement, l'abnégation, presque l'héroïsme.

Le poète des humbles, j'ai nommé Coppée, le sait bien, lui. Il a pénétré au vif de ces âmes méconnues, il a su lire derrière ces yeux aux regards atones, il a découvert la source toujours jaillissante de la poésie dans ces cœurs et dans ces esprits qui semblent au passant vulgaire n'être remplis que par des préoccupations matérielles. Le petit épicière qui, faute d'enfant à lui, adore les enfants des autres, le pions-pions sentimental pour qui une grosse nourrice enrubanée est tout le pays, et les forgerons et les pauvres diables qui traînent par les rues leur misérable charrette, ont tous dans le cœur la petite fleur bleue dont a parlé Théophile Gautier :

"Idéal, fleur bleue au cœur d'or, qui t'épanouit tout emperlée de rosée sous le ciel du printemps, au souffle parfumé des molles rêveries, et dont les racines fibreuses, mille fois plus délicates que les tresses de soie des fées, plongeant au profond de notre âme avec leurs mille têtes chevelues pour en boire la plus pure substance..."

Je coupe court à la citation. Il n'est que temps. Après avoir lu cette admirable prose, pourriez-vous condescendre à lire la mienne jusqu'au bout ?

* *

Il m'est arrivé ces jours derniers un accident de peu d'importance aux yeux de beaucoup de gens, mais qui n'est pas sans bouleverser la vie de toute maîtresse de maison soigneuse de son repos. Ma cuisinière m'a quittée, et dans les vingt-quatre heures, il a fallu la remplacer. Ce n'est pas qu'il soit malaisé de trouver des domestiques, mais les trouver bons, avoir sur eux des renseignements complets, avoir la quasi-certitude en les prenant qu'on pourra les garder, c'est une autre affaire. Bref, chez moi, l'inter-règne a duré longtemps. Il fut rempli par la présence d'une femme de journée qui, le soir étant venu, s'en allait retrouver son mari.

La vie des "bonnes" placées chez nous à demeure, est peu intéressante, en apparence, tout

LA PREMIÈRE QUALIFICATION



M. Cassassette. — Mon cher, pour l'amour du ciel, fais couper les cheveux à cet enfant !

M. Voitheloin. — Tu n'y penses pas ! Je veux en faire un musicien.

au moins. C'est toujours la même histoire. Venues de la campagne où elles ont débuté à trois ou quatre piastres par mois, elles arrivent à Montréal, alléchées par de gros gages. Mais le service est infiniment plus pénible ici que par là, aussi esquivent-elles le plus possible des charges qu'il comporte. Leur jour de sortie est sacré : elles le passent n'importe où. Elles vont au Théâtre avec un "ami", et telle "bonne" que j'ai eue à mon service connaissait mieux que moi le répertoire du Théâtre Royal : — Si Madame n'a pas vu telle pièce, je l'engage à y aller. Elle sera enchantée de sa soirée. Quant à moi, j'en suis revenue enthousiasmée" (sic). Il s'ensuit que les domestiques de cette sorte, vrais fonctionnaires dont la vie privée est à la fois si éloignée de nous et si mêlée à la nôtre, ne nous sont guère sympathiques et que nous ne tenons pas, le plus souvent, à connaître les dessous de leur existence.

La femme de ménage est tout autre chose. Elle est quelqu'un dans la vie. Elle a un chez soi, un mari, des enfants, une famille, des charges et des devoirs, des préoccupations de vie matérielle que ne connaît pas la vraie domesticité, en un mot, elle est bien plus "une personne", au sens philosophique et social du mot que la bonne à tout faire attachée à votre maison.

Pour toutes ces raisons, je m'intéressai donc à la "femme de journée" que les circonstances me donnèrent pendant quelques jours.

Son mari est cocher dans une maison de commerce. A six heures, chaque matin, le voilà parti de chez lui pour soigner les chevaux, atteler, transporter les marchandises à travers la ville. Il est dehors à toute heure et ne rentre chez lui le soir qu'à huit heures et demie. On mange à la hâte et vite on se couche pour recommencer le lendemain.

— C'est bien dur, cela, dis-je à Julie, quand elle m'eut conté la vie de son mari.

— Oui, très dur... Ah ! j'ai bien eu tort de lui donner tant de travail... Car c'est moi qui suis cause de cela...

— Voilà l'histoire : Depuis que j'avais dix-sept ans et lui vingt-trois, nous voulions nous marier. Moi, j'étais ouvrière dans une fabrique de coton, lui était cocher. Mes parents ne voulaient pas, disant que se marier comme ça, ce serait misère et compagnie. Alors, je lui ai dit : "Va à Montréal, là tu gagneras de l'argent, et dès que tu auras quelques économies et une bonne place, j'irai, moi aussi. Dans quatre ans je serai majeure... Alors nous verrons bien." Le voilà parti. Mais savez-vous madame, ce qui est arrivé ? Non, vous ne le devineriez jamais ! Mon coquin ne se maria-t-il pas avec une petite blanchisseuse. Mais il est si faible ! Il a trop de cœur voyez-vous ! Deux ans encore après, crac ! le voilà veuf !... Et un enfant. Il revient à la campagne. Moi je me faisais bien du tourment, allez ! Je n'ai jamais été jolie, mais pendant ces quatre ans, ce que j'étais devenue laide, d'ennui, de chagrin, de larmes ! Et toujours penser à lui, tout le temps... C'était bête, ça, puisqu'il en aimait une autre... Ma foi, quand je l'ai revu, veuf, avec ce pauvre petiot, très mignon, tout son portrait, je n'ai pas pu y tenir. "Charles, tu voudrais bien, à présent, que je lui ai dit en riant, maintenant que tu es tout embarrassé et triste ?" Il hochait la tête en faisant des "oh ! oh !" qui ressemblaient à des gros sanglots. — "Allons, donne-moi ta main, tu vois bien que je te veux, moi, et que tu as toujours mon amitié." Et voilà comment ça c'est fait. Mais une fois que j'ai été arrivée ici, j'ai trouvé que je ne le voyais pas assez souvent, que son métier le rendait, esclave le jour, la nuit, et toujours. "Faut chercher autre chose, mon vieux. Moi je ne peux pas vivre comme ça. Te savoir loin de moi du matin au soir et souvent du soir au matin, ça ne me va pas." Il a fait comme je voulais, il a pris un métier plus pénible, mais, madame, nous avons nos dimanches. Pensez donc ! Du samedi soir à huit heures, jusqu'au

LA PRECISION MÊME



L'Institrice. — Que fit Colomb après avoir mis le pied sur le sol de l'Amérique ?
L'Ère. — Il mit l'autre, madame.

lundi à six heures du matin, nous ne nous quittons pas ! Dame, ça passe vite, mais c'est bien agréable !

— Et l'enfant de sa première femme ?

— Ah ! les petits ! car j'en ai un à moi aussi. Quand je dis à moi, c'est une manière de parler, car je les aime bien tous les deux, allez ! Ils sont chez une de mes sœurs qui me les garde.

Pauvres petits ! On ne les voit pas souvent, mais on travaille pour eux tant qu'on peut. L'argent que me rapportent mes journées, c'est sacré, c'est tout pour eux, car ce que mon mari gagne, c'est bien assez pour nous. Voyez-vous, madame, voilà seulement ce qui est dur : être séparé des petits. Le travail, la fatigue, les privations, ça ne compte pas. On est ensemble, on s'aime, on s'entend bien et on ne pense pas à autre chose. Mais dire qu'on ne voit pas ces deux petiot, que toutes leurs petites caresses, leurs petits baisers, leurs petites paroles, c'est pour d'autres... dame, c'est ça qui vous tourne le cœur..."

Et, tout en parlant, Julie frottait, frottait ses casseroles, comme si jamais du grand jamais personne ne les avait fait reluire.

— ...Maintenant, madame comprendra, n'est-ce pas ? pourquoi j'ai dit que je ne pourrais pas venir le dimanche. Si madame veut faire faire ce jour-là mon service par la femme de chambre, ça ira tout seul. Dans le cas contraire...

— Oui, oui, Julie, "ça ira tout seul". Vous aurez votre dimanche.

* *

A quoi servent donc l'éducation raffinée, les bonnes lectures, la culture du cœur et de l'esprit, pour nous autres, femmes des classes dites supérieures ? En est-il une, dites-moi, parmi nous, qui serait capable d'une telle ténacité, d'une telle vaillance dans le sentiment ? Julie, une humble femme de ménage, ancienne ouvrière, mariée à un pauvre cocher, a dans l'âme la petite fleur bleue au cœur d'or dont parle le poète. Ou plutôt, c'est elle qui est la fleur vivante, le cœur d'or, beaux à regarder, bons à aimer. Julie, dans sa simplicité, a bien voulu que notre amour, c'est nous qui le faisons nous-mêmes, que c'est l'œuvre de notre cœur et de notre sentiment. "Ah ! tu m'as oubliée ! Ah ! tu es malheureux ! Ah ! tu souffres ! Eh bien, voilà le bon moment pour moi. Je t'aime, quand même, oublieux, ingrat, je t'aime, toi, ton enfant, tout ce qui est à toi, tout ce que tu as aimé. L'autre !... que m'importe ! elle n'est plus là. Je veux que tu sois heureux. Méchant ! il faudra bien que tu m'aimes, malgré toi !..."

Ma Julie, n'est-elle pas une héroïne de l'amour conjugal ?...

MARGUERITE.

Un vieux paysan disait :

— Pas de blé, pas de seigle !... Ah ! c'est année, n'y aura que les gens riches qui pourront mourir sur la paille !